Zeitschrift: Revue historique vaudoise
Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie
Band: 117 (2009)

Artikel: Comment enseinger l'histoire du temps présent?
Autor: Jequier, François
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-514285

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

François Jequier

COMMENT ENSEIGNER L'HISTOIRE DU TEMPS PRÉSENT ?

L'histoire contemporaine a connu ces dernières décennies des changements de paradigmes (modèle explicatif dominant au sein d'une discipline) directement liés aux nouvelles approches historiques et à la redéfinition de la périodisation récente par des découpages temporels plus fins et un changement de rapport au passé avec l'intrusion du témoin et de la mémoire collective, qui semble imposer la montée en puissance d'un présent omniprésent que François Hartog nomme présentisme[1]. Ce présent perpétuel, chargé d'une dette tant à l'égard du passé que du futur, signe peut-être le passage d'un régime d'historicité à un autre qui s'inscrit en même temps dans une demande sociale de plus en plus pressante que les historiens ont parfois de la peine à assumer dans un contexte culturel fluctuant, sujet aux modes et aux émotions, et dont la redéfinition en cours des rapports entre pouvoir, savoir et société brouille parfois les repères[2]. Les controverses sur le découpage temporel du XXe siècle et les dénominations attribuées aux dernières décennies ponctuées par des événements majeurs, dont la portée est encore loin d'être établie comme la chute du mur de Berlin en octobre 1989 suivie, deux ans plus tard, par l'implosion de l'URSS, par exemple, ressortent de cette mainmise du présent sur les lectures du passé récent qui suscitent des vagues successives de controverses[3].

À la période contemporaine qui se serait terminée pour certains à la fin de la Seconde Guerre mondiale[4] aurait succédé une nouvelle plage temporelle couverte

1 François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris : Éditions du Seuil, 2003.

2 Les commissions d'experts et autres commissions de vérité qui doivent rendre compte de certaines pages délicates d'histoire nationale illustrent cette thématique. Christophe Prochasson, *L'empire des émotions. Les historiens dans la mêlée*, Paris : Demopolis, 2008 ; Olivier Dumoulin, *Le rôle social de l'historien. De la chaire au prétoire*, Paris : Albin Michel, 2003.

3 Jean Leduc, *Les historiens et le temps. Conceptions, problématiques, écritures*, Paris : Éditions du Seuil, 1999 ; Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contributions à la sémantique des temps historiques*, Paris : ÉHÉSS, 1990 ; Jean-Noël Jeanneney, *L'histoire va-t-elle plus vite ? Variations sur un vertige*, Paris : Gallimard, 2001.

4 Pieter Lagrou, « De l'actualité de l'histoire du temps présent », *Bulletin de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP)*, N° 75, juin 2000, p. 15.

d'abord par *l'histoire immédiate*[5], dès les années 1960, puis, par *l'histoire du temps présent*, dès 1980 (avec la création de l'Institut de l'histoire du temps présent – IHTP[6]), démarches qui ont pour caractéristiques principales d'avoir été vécues par l'historien et les témoins qu'il convoque[7]. Ces nouvelles approches historiques ont dû créer des pratiques singulières radicalement différentes de celles des périodes plus anciennes qui mettent en jeu quatre éléments appelés à structurer « le champ magnétique de l'histoire du temps présent soit: le témoin, la mémoire, la demande sociale et l'événement ».[8] Le retour du politique, de l'événement et de l'acteur[9] au premier plan de la scène historique au détriment des agrégats sécurisants du quantitatif, qui semblent s'être volatilisés, a pesé sur les réorientations des approches historiques des périodes récentes en amenant les chercheurs à *penser autrement*[10].

Avant d'esquisser les effets de ces changements sur la perception, l'écriture, les lectures plurielles de l'histoire et l'enseignement d'un domaine aussi mouvant, un bref rappel des approches élémentaires de l'histoire s'impose.

L'histoire, connaissance du passé fondée sur les traces et le témoignage (du cunéiforme au DVD) a pour axiome les hommes, l'espace et le temps. Ainsi tout est objet d'histoire[11]. Et, « par essence elle est connaissance par documents »[12]. Ces sources, fondement

5 En 1963, Jean Lacouture lance une collection aux Éditions du Seuil intitulée *L'histoire immédiate* qui donnera son nom à une nouvelle approche historique avec ses trois filiations: le journalisme, l'histoire et la sociologie représentée surtout par Edgar Morin qui travaille sur l'actualité. Benoît Verhaegen, *Introduction à l'histoire immédiate. Essai de méthodologie qualitative*, Gembloux: Duculot, 1974 (sociologie nouvelle. Théories); Jean Lacouture, « L'histoire immédiate », in Jacques Le Goff (dir.), *La Nouvelle Histoire*, Paris: Retz, 1978, pp. 270-293; Jean-François Soulet, *L'Histoire immédiate*, Paris: PUF, 1994.

6 Parmi l'imposante littérature consacrée à l'histoire du temps présent, retenons *Écrire l'histoire du temps présent. En hommage à François Bédarida*, Paris: CNRS, 1993, et la richesse des contributions parues dans le *Bulletin de l'IHTP* dès juin 1980; *Questions à l'histoire des temps présents*, Bruxelles: Complexe, 1992.

7 Danièle Voldman, « Le témoignage dans l'histoire française du temps présent », *Bulletin de l'IHTP*, N° 75, juin 2000, p. 32.

8 Henry Rousso, « L'histoire du temps présent vingt ans après », *Bulletin de l'IHTP*, N° 75, juin 2000, p. 32.

9 René Rémond, « Le retour du politique », in *Questions à l'histoire des temps présents*, *op. cit.*, pp. 55-64; Pierre Nora, « Le retour de l'événement », in Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), *Faire de l'Histoire*, Paris: Gallimard, 1974, t. I: *Nouveaux problèmes*, pp. 210-228; Alain Touraine, *Le retour de l'acteur. Essai de sociologie*, Paris: Fayard, 1984.

10 Alain Touraine, *Penser autrement*, Paris: Fayard, 2007; Gérard Noiriel, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris: Belin, 2003; Vincent Desportes, *La guerre probable: penser autrement*, Paris: Economica, 2007.

11 François Jequier, « Sens et limites de la recherche en histoire », in *Le chercheur à la recherche de lui- même. Sens et limites de la recherche scientifique*, Lausanne: Presses Polytechniques romandes, 1984, pp. 99-107; Gérard Noiriel, *Qu'est-ce que l'histoire contemporaine?*, Paris: Hachette, 1998; Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir*, Paris: Éditions du Seuil, 1992.

12 Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris: Éditions du Seuil, 1971, p. 15.

de toute approche historique, véritable matière première de l'historien, dont le genre, la nature et le volume varient en fonction des domaines et des périodes envisagés, connaissent une croissance exponentielle de leur masse, dès le XXe siècle, avec les nouvelles techniques de l'information qui ajoutent l'image et le son au texte. En abordant le siècle dernier, en particulier sa seconde moitié, l'historien est confronté à un nouveau monde documentaire que Laurent Gervereau nomme l'univers du visuel [13] qui nécessite de nouveaux outils de lecture pour l'appréhender, le comprendre avant de l'utiliser comme source historique. En outre, l'actuelle révolution numérique dans la production d'images supprime tout espoir de vérification de l'authenticité d'une image ce qui va sérieusement compliquer leur interprétation. Les images, souvent de propagande, qui inondent les écrans de télévision, une certaine forme de presse écrite et le réseau internet pour illustrer les conflits récents, laissent fréquemment le spectateur sceptique après des désinformations aussi grossières que les faux charniers de Timisoara en décembre 1989 [14]. L'historien se penchant sur un événement récent est vite submergé par des avalanches d'articles et d'images publiés dans le monde entier. La rareté des sources a cédé la place à une surabondance d'information non hiérarchisée, non triée et souvent inutilisable. Dans ce flot continu, comment séparer le bon grain de l'ivraie ? Que retenir avant d'exercer la critique du texte, de l'image et du son ? [15] Avec quels outils ? Peut-on faire l'histoire du temps présent sans l'accès aux archives ? Que réserveront-elles aux chercheurs trente ans plus tard quand les acteurs décident au téléphone et s'interrogent à travers leurs e-mails qui ne laisseront pas de traces ? Les sources de l'histoire du XXIe siècle inquiètent les archivistes conscients de leur vulnérabilité, de leur volatilité et surtout de leur masse exponentielle qui rendent leur conservation aléatoire dans un proche avenir [16]. L'histoire

13 Laurent Gervereau, *Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris : Éditions du Seuil, 2003 (2000).

14 Laurent Gervereau, *Un siècle de manipulations par l'image*, Paris : Somogy, 2000 ; trop souvent bernés par des images de propagande, les journalistes deviennent prudents. Dans la légende d'une image en « une » du *Temps* du 7 janvier 2009 représentant le bombardement d'une école à Gaza, le journaliste mentionne le corps d'une « présumée victime ». Fabrice d'Almeida, *Images et propagande*, Paris : Casterman, 1995 ; « Petit vade-mecum pour retoucher ses photos numériques en quelques clics », *Le Temps*, 22 septembre 2003, p. 14.

15 Dans l'affaire du Watergate qui mena finalement le président Richard Nixon à la démission, le 8 août 1974, l'analyse du son des bandes magnétiques joua un rôle déterminant pour démasquer les montages. Romain Huret, « Nixon : le vrai bilan », *L'Histoire*, N° 336, novembre 2008, pp. 76-81.

16 Jean-Daniel Zeller, « Faut-il des cyberarchivistes et quel doit être leur profil professionnel ? » in *Actualité archivistique suisse*, Baden : 2008, pp. 260-283. La problématique ne changera pas quel que soit le support : « le document d'archive est indéchiffrable si vous ne savez pas dans quelles conditions il a été produit, par qui, dans quel intérêt, dans quel but ». Antoine Prost, « Archives : la transparence et le secret », *L'Histoire*, N° 336, novembre 2008, p. 13.

du temps présent est confrontée à la mémoire (une des composantes majeures de son champ magnétique), dont le traitement par les historiens suscite de profondes controverses méthodologiques dans les champs des sciences humaines. Les relations parfois tendues entre le témoin, la victime et l'historien [17], la ruée vers le souvenir et son exploitation à toutes les sauces, cette passion pour le passé « vivant et vécu » opposé au passé reconstruit sans émotion par l'historien, la vogue de l'histoire orale [18] qui donne enfin la parole aux défavorisés et aux marginaux et l'invasion de la Toile par les mémoires individuelles, forment de nouvelles conditions de perception et d'interprétation des périodes récentes où le danger de confondre histoire et mémoire semble se préciser. Les enjeux des mémoires inégales parties à l'assaut de l'histoire ont donné lieu à une abondante littérature [19] qui n'est pas sans rappeler d'autres tensions épistémologiques entre historiens, anthropologues et philosophes [20].

Pour Krzysztof Pomian, l'« histoire du temps présent a connu pendant les trois dernières décennies un essor qui en a fait le secteur le plus dynamique et le plus innovant du savoir historique. C'est l'histoire du temps présent qui s'est lancée dans la production de sources, en faisant appel à grande échelle à des récits oraux [...]. C'est encore l'histoire du temps présent qui s'est mise à exploiter massivement les images : affiches, photos, documents cinématographiques, enregistrement vidéo. Une telle ouverture de l'éventail de sources virtuelles a permis de donner la parole à des catégories sociales qui, même à l'époque de l'alphabétisation de masse, produisent peu d'écrits susceptibles de traduire directement leurs façons de voir, de penser et de vivre. » [21]

Face à ce foisonnement de nouvelles perspectives de recherches, de nouvelles interrogations fécondant l'histoire du temps présent en gestation, que faut-il enseigner ?

17 François Hartog, « Le témoin et l'historien », in *Évidence de l'Histoire*, Paris : Gallimard, 2005, pp. 236-266 ; Françoise Barret-Ducrocq (dir.), *Pourquoi se souvenir ? Forum international « Mémoire et Histoire »*, Paris : Grasset, 1999.

18 Pour Danièle Voldman, il n'y a pas d'histoire orale, mais seulement des sources orales. D. Voldman (dir.), *La bouche et la vérité ? La recherche historique et les sources orales*, Cahiers de l'IHTP, N° 21, novembre 1992, p. 8 ; Florence Descamps, *L'historien, l'archiviste et le magnétophone. De la constitution de la source orale à son exploitation*, Paris : Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001.

19 François Jequier, « Les mémoires inégales à l'assaut de l'histoire : quel enjeux ? », *Cahiers de Récits*, N° 5, 2007, pp. 11-51 (Université de technologie de Belfort-Montbéliard) ; Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (dir.), *Les guerres de mémoires. La France et son histoire, enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris : La Découverte, 2008.

20 François Hartog, « Le regard éloigné : Lévi-Strauss et l'histoire », in *Évidence de l'Histoire, op. cit.*, pp. 216-235. Le chapitre IX « Histoire et dialectique de *La Pensée sauvage* » (1962) de Lévi-Strauss discute et critique la vision de l'histoire de Jean-Paul Sartre.

21 Krzysztof Pomian, *Sur l'Histoire*, Paris : Gallimard, 1999, p. 378 ; François Bédarida, « Le temps présent et l'historiographie contemporaine », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N° 69, janvier-mars 2001, pp. 153-160.

Surtout pas les faits et d'autres événements que l'on trouvera bien rangés dans d'innombrables compilations et autres tableaux chronologiques, mais bel et bien les circonstances de leur établissement, les critères de sélection de leur mise à jour et, enfin, d'examiner les quatre variables qui permettent de mesurer un événement: l'intensité, l'imprévisibilité, le retentissement et la créativité issue de ses conséquences que Michel Winock a si finement analysées[22]. Rappelons que l'historien de l'immédiat ignore les conséquences de ce qu'il étudie, ce qui l'amène à une réelle prudence dans ses interprétations à court terme et l'oblige à une réflexion plus approfondie. Penser le monde contemporain, c'est entrer dans la gestion de l'incertitude avec les clins d'œil du hasard que Raymond Aron considérait comme « le fondement de l'histoire »[23].

Faits divers et autres événements ne peuvent être isolés de leur contexte historique de même qu'un discours, une image, une émission de radio ou de télévision, un film ne peuvent être dissociés des circonstances de leur production, ils doivent être passés au crible de ce que Michel de Certeau appelle l'opération historiographique[24]. C'est là, la seule manière crédible de les mettre en perspective, de mettre en évidence leur singularité, de les comparer et de leur donner du sens[25]. Encore faut-il savoir ce que l'on cherche à tirer d'un événement? Tenter de l'expliquer n'est concevable que dans un cadre précis avec une grille de lecture adaptée au questionnement. Il en est de même face à un document. Exhumer une source est une chose, la maîtriser pour en extraire du sens en est une autre. Il n'est pas toujours aisé de comprendre un document (texte ou image), de savoir ce qu'il est, d'où il vient, ce qu'il dit, cèle, sous-entend, ce qu'il signifiait pour ceux qui l'ont produit. Derrière les mots ou les signes se devinent les intentions ou les actions des hommes, leur but et les moyens qu'ils ont mis en œuvre pour les réaliser. Chaque trace du passé est porteuse d'arbitraire et s'offre ainsi à des lectures plurielles. Dans cette opération réflexive du questionnement, le rôle de l'enseignant est

22 Michel Winock, « Qu'est-ce qu'un événement? », *L'Histoire*, N° 268, septembre 2002, pp. 32-37. K. Pomian, *Événements*, chapitre premier de l'*Ordre du temps*, Paris: Gallimard, 1984, pp. 7-36; « Qu'est-ce qu'un événement? » (série de 7 articles sur ce thème), *Terrain*, N° 38, mars 2002, enfin la remarquable analyse d'Antoine Prost, « Les faits et la critique historique », in *Douze leçons sur l'Histoire*, Paris: Editions du Seuil, 1996, pp. 55-77. Pour Antoine Prost, dans l'enseignement, les faits sont tout faits, dans la recherche, il faut les faire, p. 55.

23 Raymond Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris: Gallimard, 1967 (1938), p. 20; Reinhart Koselleck, « Le hasard, résidu de motivation dans l'historiographie », in *Le Futur passé*, *op. cit.*, pp. 145-160; Jean Stengers, *Vertige de l'historien. Les histoires au risque du hasard*, Bruxelles: Institut Synthélabo, 1998, 165 p.

24 Michel de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris: Gallimard, 1993 (1975); Christian Amalvi (dir.), *Les Lieux de l'histoire*, Paris: Armand Colin, 2005.

25 François Dosse, *L'empire du sens. L'humanisation des sciences humaines*, Paris: La Découverte, 1997.

déterminant dans la formation de l'étudiant: il doit l'amener à se poser de bonnes questions, à ciseler des hypothèses pertinentes pour mieux cerner son «objet de recherche». Antoine Prost consacre un chapitre lumineux d'intelligence et de concision aux «questions de l'historien» qu'il introduit ainsi: «C'est la question qui construit l'objet historique, en procédant à un découpage original dans l'univers sans limite des faits et des documents possibles. Du point de vue épistémologique, elle remplit une fonction fondamentale, au sens étymologique du terme, puisque c'est elle qui fonde, qui constitue l'objet historique. En un certain sens, une histoire vaut ce que vaut sa question. D'où l'importance et la nécessité de poser la question de la question.»[26]

Poser la question est une chose, la mettre en œuvre en est une autre. Commence le lent apprentissage de la critique et de l'évaluation des sources retenues et de la littérature secondaire à dominer. Pour les périodes récentes, la masse documentaire donne le vertige. Comment affronter ces flux d'informations où il y a tant de paillettes, de poudre aux yeux, de redondance, de «communication», mais si peu de contenu utilisable? Alain Touraine l'a déjà mis en évidence:

«Les mots, les images, les sons qui ne ‹veulent rien dire›, qui ne sont rien d'autre qu'eux-mêmes, exercent une attraction plus grande, puisque leur emploi dispense de s'interroger sur le sens qu'on pourrait leur prêter.»[27]

L'historien doit apprendre à décrypter ces masses documentaires où les images prennent de plus en plus de place dans le monde de la communication[28]. Des choix s'imposent, d'où la nécessité d'un questionnement clairement délimité et une compétence de la lecture visuelle de la société multimédiatique des temps présents[29] où les falsifications sont devenues presque impossibles à détecter[30].

La sensibilisation à l'historiographie, soit la manière d'écrire l'histoire ou l'histoire de l'histoire, fait partie intégrante de tout enseignement. L'histoire, par essence, soulève débats et controverses, et une bonne connaissance des conditions et des circonstances de la production de récits historiques et des controverses qu'ils ont suscités ne peut

26 Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, *op. cit.*, p. 79.

27 Alain Touraine, *Penser autrement*, *op. cit.*, p. 276. En 1843, Balzac faisait les mêmes constatations: «L'article de fond manque dans les journaux qui commencent à être pleins de vide», in *Monographie de la presse parisienne*, Paris: J.-J. Pauvert, 1965, p. 61.

28 *La communication. État des savoirs*, coordonné par Philipe Cabin, Paris: Éditions des sciences humaines, 1998; Anne-Cécile Sanchez, «Net, mensonge et vidéo», *Le Nouvel Observateur*, 1-7 mai 2008, p. 32.

29 Christian Doelker, *Une image est plus qu'une image. La compétence visuelle dans la société multimédiatique*, Lausanne: LEP, 2000 (1997).

30 Laurent Gervereau, *Les images qui mentent. Histoire du visuel au XXe siècle*, Paris: Éditions du Seuil, 2000, republié en Poche en ne retenant que la seconde phrase du titre. Alain Jaubert, *Le commissariat aux archives. Les photographies qui falsifient l'histoire*, Paris: Éditions Bernard Barrault, 1986.

qu'aiguiser la curiosité et éveiller l'esprit critique[31]. Une pensée ne devient pas « critique » simplement en s'attribuant ce titre, mais en vertu de son contenu[32]. Une approche critique, quelle qu'elle soit, doit être réversible en ce sens que toute critique doit accepter d'être discutée et remise en cause. L'enseignant doit éveiller la curiosité, proposer des outils de réflexion cohérents pour « déconstruire » ces « pensées uniques » qui fleurissent dans divers milieux. L'esprit critique forme un rempart contre les dangers de la désinformation si présents durant ces dernières décennies.

Allié à une bonne culture générale, il permet d'évaluer l'argumentaire de toute information. De même, l'esprit critique protège contre les rumeurs, secrets et autre complots qui attirent trop l'attention[33]. L'enseignant doit tenter d'injecter un peu d'intelligence dans l'appréciation des enjeux d'une question historique sans céder au ressentiment[34], à l'accusation, aux soupçons et aux jugements sommaires. Il ne s'agit pas de juger, mais de comprendre, l'histoire n'est pas un tribunal[35].

Les émotions font aussi partie de notre perception des temps présents ; la peur, par exemple, conditionne trop de prises de position si ce n'est des décisions, elle instrumentalise nombre de discours et elle fait recette dans les médias par la violence de ses images. La peur est présente dans nos comportements depuis la nuit des temps[36].

Les représentations jouent ce même rôle, elles structurent une bonne part des opinions publiques et elles occupent une place majeure dans les messages (discours) tant publicitaires que politiques des temps présents jusqu'à influencer notre vision du passé[37].

31 Roger Chartier, *Au bord de la falaise. L'Histoire entre certitudes et inquiétudes*, Paris : Albin Michel, 1998 ; Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris : Belin, 1996.

32 Alan Sokal et Jean Bricmont, *Impostures intellectuelles*, Paris : Odile Jacob, 2008 (1997) ; Stanislas Andreski, *Les sciences sociales : sorcellerie des temps modernes ?*, Paris : PUF, 1975 (1972) ; Jean Sévillia, *Le terrorisme intellectuel de 1945 à nos jours*, Paris : Perrin, 2000.

33 Jean-Noël Kapferer, *Rumeurs. Le plus vieux média du monde*, Paris : Éditions du Seuil, 1987 ; Pascal Froissard, *La rumeur. Histoire et fantasmes*, Paris : Belin, 2002 ; Philipe Aldrin, « Penser la rumeur. Une question discutée des sciences sociales », *Genèse*, N° 50, mars 2003, pp. 126-141.

34 Marc Ferro, *Le ressentiment dans l'histoire. Comprendre notre temps*, Paris : Odile Jacob, 2008.

35 Olivier Dumoulin, *op. cit.*, Jean-Noël Jeanneney, *L'historien, le juge et le journaliste*, Paris : Éditions du Seuil, 1998 ; « Le démon du soupçon », in *Complots, secrets et rumeurs*, Paris : Société d'éditions scientifiques, Les Collections de l'Histoire 33, octobre -décembre 2006, p. 3.

36 Jean Delumeau, *La peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècles)*, Paris : Fayard, 1978 ; Pierre Mannoni, *La peur*, Paris : PUF, 1982 ; Jean Palou, *La peur dans l'histoire*, Paris : Les Éditions ouvrières, 1958 ; Olivier Meuwly, « La peur fait partie de la politique et de l'économie », *Entreprise Romande*, 24 octobre 2008, p. 2 ; « Nouvelles peurs, pourquoi elles nous dévorent », *L'Hebdo*, 10 septembre 2008, pp. 53-56 et 69.

37 Paul Ricoeur, « L'écriture de l'histoire et la représentation du passé », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, N° 4, juillet-août 2000, pp. 731-747 ; Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, N° 6, novembre-décembre 1989, pp. 1505-1520 ; Lucien Boia, *Pour une histoire de l'imaginaire*, Paris : Les Belles Lettres, 1998.

Ces représentations sociales, définies comme un ensemble d'idées simples qu'un groupe véhicule à propos d'un phénomène donné, déterminent les clichés et autres lieux communs mis en œuvre pour circonscrire des thèmes aussi divers que le capitalisme, la misère, la vision d'un pays, la jeunesse, les crises, les guerres, etc.[38]

À l'heure où ces représentations envahissent la scène médiatique, la politique et surtout les relectures du passé à travers les guerres mémorielles, comment raison garder[39] ? L'enseignant doit apprendre à ses étudiants la nécessité de dégager leurs analyses et leurs interprétations de tout sentiment (ce qui n'empêche nullement l'empathie) et surtout de ne pas sombrer dans le politiquement correct d'un moralisme souvent teinté d'anachronisme. Le manichéisme, qui fait de tels ravages, sera traité avec la même rigueur.

Comprendre la réalité des temps présents ne peut se passer d'une bonne connaissance des institutions publiques et privées et de leur fonctionnement à tous les niveaux (international, national, régional, communal) et dans tous les domaines (politique, économique, social, culturel, etc.), car ce sont elles qui encadrent et pèsent sur la vie de nos sociétés et qui, en même temps, produisent les archives d'hier et de demain qui permettront de faire tant l'histoire de l'Union européenne que celle du village vigneron de Riex en Lavaux[40].

Enfin, pour penser et enseigner l'histoire des temps présents, il faut du temps, il faut donner du temps au temps, car l'acquisition de connaissances, leur compréhension, leur intégration dans nos cerveaux, nécessite du recul (il faut donner du temps à la réflexion...), une mise à distance, une véritable digestion passée au crible de la critique, ce qui devrait permettre l'élimination de notions fausses, de concepts obsolètes, qui polluent toute cohérence[41]. Et que dire de la fragmentation des connaissances qu'Alexander Bergmann a si bien mis en exergue :

38 Pierre Mannoni, *Les représentations sociales*, Paris : PUF, 1998 ; Jean-Marie Seca, *Les représentations sociales*, Paris : Armand Colin, 2001.

39 Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (dir.), *Les guerres de mémoires. La France et son histoire. Enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Paris : La Découverte, 2008 ; Benjamin Stora, *La guerre des mémoires. La France face à son passé colonial*, Paris : L'Aube, 2007 ; Paul Ricoeur, *La mémoire, L'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil, 2000.

40 Max Weber, *Économie et Société*, Paris : Plon, 1971 ; Rober Castel, *Les métamorphoses de la question sociale*, Paris : Gallimard, 1999.

41 Jean Tulard (dir.), *Peut-on faire confiance aux historiens ?*, Paris : PUF, 2006 ; François Monnier, « L'obsolescence des œuvres historiques », communication sur Canal Académie, www.canalacademie.com/+-Francois-Monnier-+.html, 26 septembre 2005 ; Jean Tulard, « De l'obsolescence des œuvres historiques », *L'Année sociologique*, N° 41, 1991, pp. 193-201.

« Nous vivons dans un monde dominé par les monocultures de recherches caractérisées par un taylorisme intellectuel où nous trouvons de moins en moins de gens qui réfléchissent et produisent des idées face à de plus de gens qui cherchent dans des domaines de plus en plus étroits et qui finissent par produire des connaissances dénuées de sens. »[42]

Edgar Morin parle d'une nouvelle ignorance jaillie de ces multiples connaissances que l'on n'arrive plus à relier les unes aux autres ce qui expliquerait cette incapacité notoire de considérer les problèmes globaux et fondamentaux dans leur complexité et « depuis l'école primaire jusqu'à l'université, toutes les structures de l'enseignement forment des esprits pour les ventiler dans des catégories et les empêcher de penser la complexité des problèmes »[43].

Le flottement des discours et des analyses qui ont accompagné l'émergence de la crise systémique de 2008 est un bel exemple de cette incapacité chronique à élever le débat au-delà des frontières d'une discipline face à l'incertitude d'un avenir sombre. Aujourd'hui, à l'aube du XXIe siècle, il faut accepter que nous ne pouvons pas tout comprendre tout de suite, la connaissance immédiate d'un événement est une vue de l'esprit pour l'historien qui sait l'importance de la maturation d'une question, du mûrissement d'une hypothèse explicative, de la lente élaboration de concepts opérationnels nécessaires à la progression de sa réflexion. Le savoir a une épaisseur faite de différentes strates qui se superposent, une origine, un cheminement et une temporalité. Parfois, face à des situations aussi nouvelles qu'imprévisibles, un événement majeur ou une découverte documentaire, l'historien doit faire preuve d'imagination pour changer d'optique : « Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir. »[44] C'est un appel à l'ouverture vers d'autres modes de pensée des sciences humaines, et l'historien n'hésite pas à emprunter des outils et des concepts auprès des disciplines soeurs[45].

L'historien du temps présent ne peut se passer d'identifier les acteurs, leurs motivations, leurs réseaux, leurs places dans les mécanismes de décision, leurs discours et

42 Notes prises par l'auteur à la leçon d'adieu du professeur Alexander Bergmann à la faculté des HÉC de l'Unil le 15 juin 2005. Cf. Alexander Bergmann, *Contre-Pensées. Au-delà du management*, Paris : Eska, 2001.

43 Edgar Morin, « L'éducation du futur », *Le Monde des Religions*, juillet août 2008, p. 82.

44 Michel Foucault, *Histoire de la sexualité*, Paris : Gallimard, 1984, t. II : *L'usage des plaisirs*, p. 14 ; Nassim Nicolas Taleb, *Le cygne noir. La puissance de l'imprévisible*, Paris : Les Belles Lettres, 2008.

45 François Jequier, « Les emprunts de l'histoire », in *Groupe de Montheron. Les cigales et les fourmis. Des emprunts entre sciences*, textes réunis par André Delessert et Jean-Claude Piguet, Lausanne : LEP, 1996, pp. 114-124. Madeleine Grawitz, *Méthodologie des sciences sociales*, Paris : Dalloz, 1972.

autres messages visuels appelés à légitimer leurs actions. C'est encore un examen des pratiques du pouvoir et des moyens mis en œuvre pour l'exercer, des enjeux, des alternatives et de ces paris sur l'avenir qui nous sont imposés[46]. Ces démarches sont indissociables des lieux de l'action d'où l'impérieuse nécessité de ne jamais faire abstraction de l'espace *lato sensu* en restant proche des enseignements de la géographie[47]. Il y aurait encore de nombreux autres aspects à évoquer dans le cahier des charges d'un enseignant de l'histoire du temps présent comme les critères de vérification d'une information ou d'une source, les dangers de l'illusion rétrospective, les tentations du conformisme, l'ouverture à l'interdisciplinarité, le fantasme nécessaire à l'historien qui doit apprendre parfois à s'identifier aux personnages qu'il étudie quand ceux-ci devaient décider en pleine incertitude face à plusieurs alternatives.

Riche en surprises tant sur le terrain que dans les archives, d'errements de mécomptes, de découvertes comme d'illusions, la pratique de l'histoire devrait être avant tout une école du relatif, de l'incertitude, de l'éphémère, du hasard et surtout une leçon d'humilité et de modestie. Antoine Prost a marqué les points de repères que tout enseignant doit garder présents à l'esprit et récemment il rappelait:

«Enseigner l'histoire c'est la meilleure façon de faire comprendre ce qu'est une société, un État, un gouvernement. Si vous n'étudiez pas l'histoire, vous ne comprenez pas comment l'opinion se concrétise, comment la société s'organise, surmonte les conflits. L'Histoire est un moyen d'échapper à la fois à l'utopie révolutionnaire et à la passivité conservatrice... l'Histoire, c'est l'apprentissage de la vie en société avec sa dimension politique.»[48]

Et j'ajouterai que la pratique de l'histoire est rencontre d'autrui comme elle peut être une découverte de soi à travers le cheminement des savoirs: savoir lire, savoir écouter, savoir regarder, pour en arriver à savoir penser et parfois pour ceux qui sont capables d'intégrer tous ces savoirs: à savoir vivre[49].

46 Jacques Attali, *Une brève histoire de l'avenir*, Paris: Fayard, 2006.

47 *Les espaces de l'historien. Études d'historiographie*, Strasbourg: Presses universitaires de Strasbourg, 2000; Bernard Lepetit, «Espace et Histoire», in *Carnet de croquis. Sur la connaissance historique*, Paris: Albin Michel, 1999, pp. 129-141; Pierre George, *La géographie à la poursuite de l'histoire*, Paris: Armand Colin, 1992.

48 Élisabeth Haas, Antoine Prost, «L'histoire c'est l'apprentissage de la vie en société...», *La Liberté*, 9 mai 2006, p. 14.

49 Antoine Prost, «Comment l'histoire fait-elle l'historien?» *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N° 65, janvier-mars 2000, pp. 3-12.

MÉLANGES